

## *1 ~ Changer*

En fin de matinée, le soleil d'été éblouissait la vitrine de la galerie Turenne donnant le long de la promenade de La-Forge-sur-Mer, la rendant presque étincelante au milieu de cette rue passante incontournable.

Depuis deux semaines, une immense toile de l'artiste Eliott Lucci, représentant deux hommes nus en érection, s'embrassant langoureusement, choquait les conducteurs et les touristes qui passaient devant ce lieu d'exposition réputé sur toute la côte.

Cette représentation scandaleuse avait déjà suscité deux articles dans le journal local qui s'inquiétait que cette obscénité homosexuelle traumatise les enfants.

Mais Balthazar Turenne n'était pas naïf. Il voyait en cette polémique d'un autre âge le moyen, pour les élus locaux, de caresser les électeurs traditionnels dans le sens du poil et de faire un peu de bruit dans les médias à peu de frais.

Dans une mairie aux couleurs du « Parti du Retour à la Morale », on ne manquait jamais une occasion de se placer en ardent défenseur de la bien-pensance, même si on se doutait qu'en grattant un peu, le vernis s'effriterait rapidement.

Isabelle Santini, la directrice du Service Culture de la ville s'était déplacée exceptionnellement, accompagnée de sa fidèle secrétaire, pour négocier avec le galeriste et lui proposer de reculer l'œuvre de quelques mètres, afin de ne pas choquer les participants au traditionnel défilé des porteurs de flambeaux, lors des cérémonies de

l'Ascension. Il ne fallait pas que les croyants se froissent en voyant l'objet d'opprobre :

— C'est le maire qui vous le demande gentiment, insista la femme ronde d'une cinquantaine d'années dans son tailleur bariolé de fleurs exotiques et de perroquets, tout en prenant un air éploré. C'est un homme juste qui sait renvoyer l'ascenseur, le moment venu. Vous devriez vous ranger du côté de la raison. Il a beaucoup de pouvoir, vous savez.

Sa secrétaire, semblant avoir fait un voyage dans le temps pour bondir des années quatre-vingt, au présent, observait les échanges, sans oser intervenir.

Balthazar Turenne contempla évasivement la mer qui scintillait au loin, telle une rivière de diamants inaccessible.

C'était un bel homme blond et mince de presque quarante ans, paraissant étonnamment jeune, avec ses taches de rousseur de chaque côté de son nez, sa silhouette fine, sa peau claire sans imperfection, presque sans ride, avec les cheveux ondulés, de grands yeux verts, un petit nez légèrement en trompette et des lèvres sensuelles.

— Vous savez, Madame Santini, je pourrais aussi bien vendre des bouées et des cartes postales, avec des colliers de coquillages et des phares en plastique avec l'emblème de la ville, je gagnerais peut-être mieux ma vie. Je pourrais aussi vendre des gaufres, des merguez, ou des glaces, et nous ne nous serions même pas rencontrés. Mais je suis un passionné. J'ai fait de longues études avant de devenir historien de l'art à Paris, puis expert pour un commissaire-priseur à Montpellier et enfin, profiter de l'héritage de mon père pour m'offrir cette galerie pour y exposer ce que j'aime. Il en a fallu du temps avant que j'accède à cette liberté. Alors même si des grenouilles de

bénitier venaient manifester devant mes vitrines en criant et en brandissant des crucifix, je ne renoncerais jamais à défendre ce que j'aime. Je suis certain que le maire est plus intelligent que vous ne l'imaginez et comprend qu'avoir une galerie d'un certain niveau est une aubaine pour la ville.

Un adolescent d'une quinzaine d'années apparut depuis la réserve. Il portait un tee-shirt blanc perforé, laissant deviner son torse musclé. Son jean, remonté à l'extrême, lui rentrait dans les fesses et moulait bien son sexe et ses bourses. Il contourna nonchalamment les statues posées sur des socles à travers la pièce et prit en photos Isabelle Santini, sa secrétaire et Balthazar Turenne, avant de continuer la documentation de son exposé scolaire en photographiant des œuvres. Les yeux rivés sur l'écran de son smartphone, comme si la scène n'était qu'un spectacle. Le jeune homme avait les ongles vernis en rose et sa houppette était teinte en bleu et vert.

Balthazar lui sourit amicalement et lui indiqua une petite sculpture proche de la vitrine :

— C'est l'un des rares bronzes de Virginia Niccoti, qui est décédée le mois dernier, lui expliqua-t-il. Tu devrais la signaler dans ton exposé. C'est une rareté.

L'adolescent s'approcha de l'œuvre et n'y montra guère d'intérêt, mais la photographia sans prendre la peine de la cadrer.

La responsable de la culture ne s'avoua pas encore vaincue. Elle se tourna vers un totem péruvien en forme de phallus géant couvert de dessins de visages extasiés, puis elle examina une photographie montrant un homme vêtu de cuir tenant un jeune soumis grimé comme un chien et tenu en laisse à quatre pattes. Enfin, elle scruta deux sculptures d'une femme couchée au sol, cuisses et

jambes écartées, un phallus totalement disproportionné s'érigeant au milieu de son corps, telle une colonne lubrique :

— J'ai envie de vous demander, vous faites de l'art ou de la pornographie, monsieur Turenne ? questionna-t-elle, comme une insidieuse menace.

— Je ne vois ici aucune représentation d'acte sexuel, lui répondit-il d'un air agacé, sous les yeux choqués de son stagiaire et de la secrétaire. L'œuvre péruvienne que vous critiquez provient d'une artiste dénonçant le poids écrasant du machisme au Pérou. Évidemment, vous ne voyez que le sexe, pas le symbole.

Balthazar attrapa soigneusement la sculpture, avant de la placer méticuleusement dans la vitrine, sous le tableau de la discorde, comme une provocation supplémentaire, sous les yeux médusés de la responsable culturelle.

— La vérité, reprit-il ensuite. C'est que vous êtes prêts à sacrifier la libre expression de l'art contemporain sur l'autel d'un populisme de bas étages. C'est très décevant.

— De bas étages ? répéta-t-elle songeusement avant de le défier du regard. Vous avez peut-être fait de brillantes études et avez connu une belle carrière par le passé, mais La-Forge-sur-Mer est une ville tranquille, pas Ibiza, Mykonos ou Sitgès. Ici, les touristes viennent chercher la quiétude, pas les scandales des soirées parisiennes peuplées d'homosexuels délurés, désireux de choquer les familles ordinaires.

Isabelle Santini se dirigea vers les portes vitrées automatiques, juste à côté de la toile scandaleuse, vite suivie par sa secrétaire, et Balthazar Turenne haussa un sourcil :

— Pas très subtile, comme remarque de la part d'une représentante de la culture, lui rétorqua-t-il, et même

limite homophobe. Vous confondez l'homosexualité et le monde de l'art. C'est affligeant. Vous savez, il y a toute une presse spécialisée qui ne ferait qu'une bouchée d'une municipalité rétrograde comme la vôtre. Les doigts me démangent.

Isabelle Santini soupira d'exaspération et tourna les talons, furieuse de n'être parvenue à le convaincre.

Balthazar demeura immobile et songeur, se sentant énervé et frustré.

Il avait beau jouer les défenseurs de l'art contemporain et de la cause LGBTQ devant son stagiaire de troisième, les faits étaient là pour lui rappeler la cruelle réalité. Sa galerie ne fonctionnait pas et les factures s'amoncelaient dangereusement sur son bureau, sans le moindre début d'espoir de voir la situation s'améliorer.

Balthazar passait ses journées à espérer des clients qui ne venaient plus.

Que faisaient donc les riches plaisanciers, les Américains de la Silicon Valley, ces légendaires trafiquants russes, ou ces Chinois fortunés dénués de la moindre éducation ? N'y avait-il donc plus le moindre esthète un peu argenté pour sauver son affaire ?

Heureusement, sa maniaquerie légendaire le maintenait en activité. Car, au lieu de se morfondre sur son sort dans l'arrière-boutique, Balthazar époussetait ses œuvres d'art. Il les briquait, les arrangeait, les rendait toujours plus neuves et attrayantes, tels des pièges parés à se refermer face à l'attention de visiteurs sujets au coup de foudre artistique. Ainsi, du matin au soir, il se maintenait aux aguets pour que sa galerie demeure rutilante, quoi qu'il arrive.

Quelques jours après la fin du stage du jeune adolescent, trois ouvriers investirent la parcelle de route longeant la galerie pour crever l'asphalte à l'aide d'un marteau piqueur. Des nuages de poussière s'élevèrent pour se coller aux vitres et se déposer sur ses œuvres d'art.

Un début de matinée, alors qu'il s'apprêtait à regarder les passants l'ignorer, son amie Louise lui rendit visite avec un petit sachet d'oursins fraîchement pêchés qu'il rangea dans le frigo de la réserve et il lui raconta ses déboires avec la mairie.

— Je ne comprends pas ces béni-oui-oui. Ce ne sont que des dessins, des photographies qui expriment ce que ressentent des artistes. Ils vivent dans quel monde ? Ils ignorent l'homosexualité, la misogynie, le racisme ? Comme le disait si justement Pete Burns « Si vous voulez choquer les gens, vous leur dites la vérité. »

— Tu sais bien que ce ne sont que de médiocres petits paysans, jamais sortis de leur trou, commenta-t-elle pour le rassurer, tout en caressant de ses doigts couverts de bagues Carmen, sa petite chienne chihuahua qu'elle ne quittait jamais. Pourquoi n'organiserai-tu pas un happening avec l'artiste ? Il faut tourner la situation à ton avantage. Regarde Madonna. Elle a passé sa vie à provoquer la censure pour jouer ensuite les martyres prohibées. Convoque la presse nationale, placarde des affiches partout, fais-en des tonnes, prouve-leur qu'ils ne sont que d'insignifiants crétins dépourvus du moindre sens critique ! Sois un peu provoc' !

Les portes de la galerie s'ouvrirent brusquement et un homme pénétra dans la boutique. Comme à son habitude, Louise fit aussitôt mine d'être une cliente intéressée. Elle traversa les colonnes surplombées de sculptures, avec un déhanché chaloupé digne de Mae West à l'apogée de sa gloire, avec son chien au creux du bras, pour contempler

une peinture montrant deux femmes en position de 69 en train de vomir :

— Charmant, commenta-t-elle avec un faux accent aristocrate.

Louise avait la cinquantaine, rayonnante, grande et mince, elle disposait des proportions des mannequins de magazines. Son penchant pour la fête et de trop nombreuses expositions au soleil, avait un peu attaqué la peau de son visage jovial, mais son bagou et son charme naturel faisaient d'elle une compagnie formidable. Louise possédait de longs cheveux blonds bouclés tombant en cascade dans son dos, de grandes lunettes de soleil qui mangeait la moitié de son visage, un petit nez retroussé, un rouge à lèvres vif, et toujours de nombreux bijoux qui cliquetaient à chacun de ses mouvements, sans oublier son « Eau des merveilles », parfum d'Hermès qui suivait son sillage comme un souvenir indélébile.

L'homme s'approcha de Balthazar, d'un pas assuré :

— Monsieur Turenne ? Vous vous souvenez de moi, bien sûr ? le questionna l'inconnu portant un pantalon de toile à pinces et un polo un peu trop décontracté pour prétendre sauver son chiffre d'affaires. Je possède une petite sirène au fusain qui vient de chez vous et je vous avais demandé si vous en auriez d'autres. Vous vous rappelez ?

Balthazar acquiesça hypocritement, sans retrouver le moindre souvenir de cette vente.

— Je viens d'emménager à Bergeron, sur la petite colline à flanc de falaise dans une nouvelle maison, poursuivit le client. J'aurais besoin de quelques jolis dessins de la même veine pour agrémenter la salle d'attente de mon cabinet. Vous pensez que vous pourriez

me trouver cela ? Je suis désolé d'insister, mais j'adore ce style qui se marie si bien avec le design du bâtiment.

— Oui, mais j'avoue que je n'ai plus cette œuvre en tête et...

Louise s'interposa et le coupa :

— Vous habitez la jolie maison carrée avec la baie vitrée en haut de la rue des trois palmiers ?

— Oui, exactement, répondit l'homme, enchanté que sa bâtisse dispendieuse marque les esprits.

— Vous en avez tiré un parti formidable ! reprit-elle. Vraiment, je vous félicite. L'an passé, lorsque j'ai vu les bulldozers arriver, j'ai eu tellement peur. Un si joli paysage. Mais votre maison, nichée au milieu des buissons, avec la piscine... Disons-le, clairement, vous en avez fait un petit coin de paradis !

— Je suis Gabriel Brauwer le nouveau kinésithérapeute. J'organise une petite crémaillère en comité restreint, samedi soir, pourquoi ne viendriez-vous pas tous les deux. Vous pourrez voir la petite sirène et je vous ferai visiter les lieux.

— Oh ! Mais quelle merveilleuse idée ! s'exclama Louise, presque en applaudissant, sous le regard amusé de Balthazar qui avait déjà assisté maintes fois à son numéro de charme. J'emporterai mon maillot. La vue doit être époustouflante. Je ne me suis pas encore présentée, Louise Valdenert, la propriétaire du petit restaurant « L'Aile bleue », à l'angle, sur le vieux port. Vous connaissez ?

— Oui, bien sûr. Nous y avons dîné, il y a trois jours, avec Clément. Il a beaucoup apprécié, répondit-il songeusement. Eh bien, c'est noté. Je vous attends tous les deux autour de vingt heures.

Gabriel Brauwer quitta la galerie d'un pas preste et Louise se tourna vers son confident en plissant les paupières :

— Tu n'as rien remarqué ? le questionna-t-elle d'un ton empressé.

— Il était mal habillé ?

— Mais non, voyons, les kinés endossent toujours des vêtements décontractés ! Mais lui, il ne porte pas d'alliance !

— Je me disais bien que tu lui faisais du gringue ! Si je ferme la galerie, fais-moi penser à ouvrir une école de séduction. Avec toi comme enseignante, je fais fortune en quinze jours !

— J'ai hâte de m'installer dans cette maison, plaisanta-t-elle. Louise Brauwer, ça sonne bien. Et puis « LB », comme initiales, ça me convient.

— C'est déjà terminé avec ton beau danseur de flamenco ?

Louise dodelina de la tête :

— Évidemment. Il n'aimait pas Carmen et c'était bien réciproque. Je m'en veux encore de lui avoir imposé ce tocard, continua-t-elle en caressant sa boule de poils.

— Je ne sais pas si tu as fait attention, mais Gabriel Brauwer a évoqué un certain Clément, avec qui il a dîné. Il est peut-être gay...

Louise haussa les épaules.

— N'importe quoi ! C'est le genre de chose que je ressens immédiatement chez un homme, voyons. Ça t'arrangerait bien qu'il le soit, toi qui es incapable de ramener un plan cul chez toi...

— Chez moi ça, jamais ! Tu sais bien que je ne veux pas que des inconnus touchent à mes affaires. J'ai

l'impression qu'ils les souillent et qu'après elles ne seront plus vraiment à moi...

— Oui, je sais... le mec à peine dehors, c'est « opération tornade blanche », tu balances de la javel et du Cif partout.

— Je n'y peux rien. Ma mère était dix fois pire, quand elle était plus jeune.

— À vos repas de famille, tout le monde portait des gants Mobalpa ?

Le sourire de Balthazar s'effaça brusquement.

— J'aimerais retrouver un mec, mais après Marcus, c'est vraiment trop difficile... j'aurais l'impression de le trahir...

— Ça va faire deux ans qu'il est mort d'une overdose pendant un marathon du sexe, alors que tu étais en week-end professionnel à Paris. Il te trompait depuis longtemps, il volait dans la caisse de la galerie et claquait tout en drogue et entretenait des petits jeunes. Tu ne crois pas qu'il serait temps de tourner la page ?

— Je ne lui en veux pas... Il ne se passait plus rien au lit, entre nous. C'est vrai, parfois des hommes m'attirent et je sens bien que certains iraient facilement plus loin avec moi, mais j'aurais l'impression de trahir Marcus, de le tromper.

Louise hocha la tête, dubitative, presque cynique :

— Tu veux que je te dise la vérité, mon chéri ? Marcus est ton excuse. Tu ne veux pas te mettre en danger, car tu es trop orgueilleux pour te prendre un râteau. Tu es coincé dans ton confort et tes certitudes. Tu n'as plus la rage, ni l'envie, tu as seulement la flemme d'atteindre tes rêves. Tu pourrais facilement refaire ta vie. Tu parais encore jeune, tu es mince et bel homme. Il y en a qui paieraient cher pour être dans ta situation, avec ton corps svelte, ta

culture et ton sourire de jeune premier. Et puis avant Marcus, tu es resté deux ans avec une femme, n'est-ce pas ? Tu as donc largement le choix...

— Peut-être que tu as raison, soupira Balthazar. C'est le moment des remises en question. Si ça continue, je vais renier mon coming out et redevenir un pur hétéro...

— Peut-être pas « pur », mais hétéro, c'est dans tes cordes.

Louise aperçut soudain un quinquagénaire dans un joli costume en lin bleu marine qui marchait sur le trottoir donnant sur la promenade et elle retrouva aussitôt son sourire conquérant.

Elle ajusta ses lunettes de soleil et se dirigea à grands pas vers la sortie :

— Je te laisse, mon chéri, j'ai une urgence.

Balthazar l'observa courir après l'inconnu en se faufilant entre les ouvriers, effectuant les travaux de voirie, lançant de grands signes amicaux de la main à l'homme qui s'était retourné et lui souriait déjà. Comme il aurait aimé retrouver cette désinvolture et ce désir pour les autres.

Chaque soir, Balthazar s'arrêtait chez sa mère, un brin aigrie et cynique. Elle vivait seule depuis trop longtemps dans une jolie maison de pêcheur multicolore, avec un petit jardin donnant directement sur la mer, dans le vieux village. Ulysse, son vieux chat de gouttière trônait dans la demeure, tel un prince acariâtre, crachant et griffant tout le monde, au gré de ses humeurs. Il exigeait un filet de poisson quotidien et seule sa maîtresse pouvait le caresser.

— Ça va, Maman ? Louise t'a apporté des oursins et j'ai acheté tes magazines.

— Je n'en veux pas, lâcha-t-elle sèchement. Et je te défends de les donner à Ulysse ! L'évier de la cuisine est encore bouché, se plaignit-elle pour la centième fois.

— C'est parce que tu ne vides pas correctement ton assiette dans la poubelle avant de la laver.

— Bien sûr que si ! répondit-elle en s'approchant, traînant les pieds dans ses patinettes comme si elle effectuait du ski de fond.

Alors qu'il dévissait le siphon de l'évier, Ulysse s'approcha de Balthazar, avec son air supérieur, conscient qu'il avait une meilleure place auprès de sa maîtresse que lui.

Des haricots verts, des petits morceaux de papier, et un bout d'os de poulet tombèrent dans la bassine que Balthazar jeta aux toilettes, sans faire de commentaires.

— Tu ne restes pas manger ? demanda la mère, sur un ton de reproche, tout en attrapant un magazine de ragots mondains.

— Non, je n'ai pas très faim, Maman.

— C'est Louise qui t'a encore coupé l'appétit, en te racontant ses histoires de fesses avec tous ses amants. Tu peux reprendre ses oursins. Je n'ai vraiment pas envie de me retrouver aux urgences avec une maladie vénérienne.

— Tu exagères. Louise est une fille généreuse, réfléchie et attentive, même dans les coups durs. Elle pense toujours à toi. Ses oursins ont été péchés ce matin. Elle sert aujourd'hui les mêmes aux clients de son restaurant.

La mère leva les yeux de son magazine, comme pour lui signifier que cela ne la rassurait pas. Elle changea de sujet :

— Tu as vendu quelque chose ?

— Non toujours rien.

— Il faut peut-être penser à changer de voie, avant de boire le bouillon, mon petit. Tout le monde n'est pas fait pour le commerce. Et dire que tu voulais transformer l'annexe de ta galerie en salle de spectacles. Tu as enfin payé ton URSSAF ?

Honteux, Balthazar évita son regard et s'approcha d'Ulysse pour se donner une contenance, mais ce dernier cracha devant sa main avant de se tourner pour lui exposer son gros postérieur.

— Va chercher le carnet de chèques dans le petit bureau à côté de la télévision, lui dit sa mère. Ça ne me dérange pas de payer tes charges, c'est juste ton héritage qui part en fumée en entretenant les feignasses de fonctionnaires. Moi, l'argent, tu sais...

Le fils se sentit misérable de se rabattre sur le trésor de guerre de sa mère. Mais avait-il d'autre choix ?

Sa mère lui signa un chèque en blanc.

— Inscris le montant nécessaire pour te remettre à flot et pose-le sur ton compte, dit-elle après avoir signé le document d'un geste désinvolte. Tu sais bien que ton père avait fait le nécessaire... Et puis je n'aime pas te voir ainsi. Tu es comme moi, tu n'as jamais su être pauvre.

Le fils plia soigneusement le gage de sa liberté retrouvée et le rangea méticuleusement dans son portefeuille. Puis il embrassa le front de sa bienfaitrice et repartit chez lui à pied en profitant du léger vent du soir qui rafraîchissait l'atmosphère en faisant glisser nonchalamment les nuages bas et nombreux.

Balthazar habitait dans un petit pavillon construit sur le toit d'un immeuble offrant une vue imprenable sur la mer. Il disposait d'une grande terrasse avec de très nombreuses plantes, fleurs, arbustes et même un olivier qui trônait au

coin, tel un trophée érigé vers le ciel. Pour couronner le tout, aucun vis-à-vis ne nuisait à son intimité.

Souvent le soir, il prenait une douche, avant de lire nu, sur une chaise longue, à l'abri des regards, loin du tumulte de la ville, entouré de ses innombrables plantations où chantaient les cigales.

Il cherchait justement un peu de littérature pour accaparer ses pensées dans ses piles d'ouvrages. Il venait de terminer « Les Amours contre nature », car il ne vivait plus ses histoires d'amour qu'à travers les livres. Et c'est à ce moment qu'il tomba sur un vieil album de photos, sur la couverture de laquelle figurait Marcus, torse nu, posant avec son sourire ravageur qui charmait toujours son entourage.

Il en tourna aussitôt les pages avec une nostalgie et une tristesse qui l'accompagnaient depuis trop longtemps.

Son ex était un bel homme brun au teint mat, avec un corps musclé et velu. Il avait longtemps travaillé comme steward pour Air France. Ses déplacements incessants avaient eu raison de sa fidélité. Après de larmoyants regrets suivis d'excuses sincères, le Don Juan avait recommencé quelque temps plus tard. Puis ses écarts exceptionnels s'étaient transformés en vie cachée, pour finir en raison de vivre. C'est au cours de ces soirées festives, à tenter de tromper sa solitude, qu'il avait goûté aux plaisirs dangereux des paradis artificiels qui transforment tout en poudre, ou en poussière. C'est cette seconde option qui avait achevé prématurément son destin si prometteur.

En rentrant d'un week-end parisien, Balthazar avait retrouvé le corps froid de son amant étendu sur une descente de lit, à la fois désesparé, choqué et traumatisé, par toutes ces révélations successives. Les tromperies, les

drogues, la mort, l'abandon, l'absence, le deuil interminable.

Pendant quelques semaines, Balthazar n'avait survécu que grâce à des antidépresseurs qui l'empêchaient de ressentir le moindre sentiment.

Sa vie à lui était devenue d'une platitude magistrale. Mais il valait mieux supporter l'ennui que de tenter d'affronter l'impensable vérité qui le rendait responsable de cette tragédie.

Balthazar referma l'album d'un claquement sec et le rangea avec la sensation que cette torture mentale n'avait que trop duré.

Nu, avec son verre de vin à la main, il traversa le salon, puis la terrasse pour s'accouder à la rambarde entourant la propriété.

Il contempla songeusement la nuit au ciel monochrome en écoutant chanter les cigales. Au loin, des nuages s'écartèrent soudain au-dessus de la mer pour laisser la pleine lune irradier les vagues, comme pour lui promettre un nouvel espoir.

Le moment était peut-être venu de laisser ce passé si lourd derrière lui et d'essayer d'apprendre à découvrir une nouvelle façon de vivre.

Balthazar ignorait sans doute que le destin aime s'amuser avec les habitudes des gens tranquilles, qui se plaisent à accepter leur sort. Il allait bientôt se retrouver sur le devant de la scène et défrayer la chronique, de la façon la plus inattendue.

## 2 ~ Charmer

Louise gara son Austin Mini décapotée en double file, face à la galerie Turenne, bloquant ainsi toute la circulation. Elle klaxonna joyeusement et Balthazar ferma précipitamment la boutique pour la rejoindre :

Sous son épais chignon blond et ses solaires Gucci, elle portait une robe légère rouge très courte, avec un dos nu et un décolleté plongeant, laissant bien entrevoir sa poitrine généreuse :

— Pourquoi ne pas être venue seins nus, ou en simple bikini ? plaisanta Balthazar en l’embrassant sous un concert de klaxons. Tu es ravissante.

— Merci. Je ne veux pas décevoir mon futur époux. Les premières impressions sont les meilleures et lorsqu’il aura mordu à l’hameçon, je ne lui laisserai plus aucune chance. Personne ne résiste à Louise Valdenert ! lança-t-elle, avant qu’ils n’éclatent tous les deux de rire.

Les complices arrivèrent quelques minutes plus tard au pied de la villa flambant neuve de Gabriel Brauwer.

Des arrosoirs automatiques tournoyaient sur les pelouses fraîchement taillées, à proximité des massifs luxuriants, libérant des centaines d’effluves raffinées et intenses.

Les projets de Louise semblèrent compromis lorsqu’elle aperçut derrière la baie vitrée du salon, un homme et deux jolies femmes plutôt sexy qui prenaient déjà un verre sur la terrasse. Gabriel ne l’avait probablement pas attendue pour se laisser séduire et se caser.

Pire encore, deux adolescents chahutaient dans la piscine autour d’une fille du même âge, mais avec des

proportions et une jeunesse contre laquelle Louise se trouvait désarmée.

En entamant la visite des lieux, Gabriel Brauwer leur expliqua qu'avant de mourir son meilleur ami lui avait légué tous ses biens, et qu'il avait érigé cette maison de rêve en son hommage.

Il montra rapidement le fusain de la petite sirène à Balthazar qui reconnut immédiatement sa provenance.

Des années plus tôt, il s'était lui-même essayé à la peinture et au dessin, renonçant rapidement à cet art, en réalisant qu'il ne disposait pas du talent et de la pugnacité nécessaires. Il avait donc soldé toutes ses œuvres dans un coin de sa galerie. La petite sirène sortait de ce lot de créations, vendues à petits prix et signées « *Peter Michalek* ».

— J'en voudrais une dizaine d'autres pour égayer la salle d'attente et le couloir du cabinet, expliqua le kinésithérapeute, comme s'il les y voyait déjà et que le prix ne représentait pas un obstacle pour lui. Je suis passionné de plongée sous-marine et j'aime les dessins qui évoquent les légendes aquatiques. Vous pensez pouvoir me dénicher cela rapidement ?

Balthazar, en bon commerçant, acquiesça immédiatement. On ne refusait pas une commande après deux semaines sans avoir réalisé la moindre vente.

Les deux amis ne visitèrent qu'une partie des deux étages et Louise ne fit l'économie d'aucun compliment pour flatter leur hôte :

— Tu permets que l'on se tutoie, Gabriel ? Tu as des goûts tellement sûrs, lui dit-elle, en posant délicatement la main sur son épaule, la pointe de son sein effleurant subtilement son bras nu et son parfum l'embaumant immédiatement, comme pour l'emprisonner. J'adore ta

maison. On se croirait dans les riches demeures du sud de la Californie.

— Merci, c'est très gentil, Louise. Cela me touche d'autant plus que j'ai tout choisi moi-même et...

— Cela se sent, mon chou, le coupa-t-elle avec assurance. Il règne ici une telle harmonie, une telle quiétude, qu'on a immédiatement envie de poser sa valise et de ne plus jamais repartir.

Balthazar observa le mode opératoire de sa meilleure amie avec un mélange d'amusement, d'admiration et de stupéfaction. Tout se déroulait exactement tel qu'elle l'avait envisagé. Comme la redoutable araignée de Sydney, Louise tissait une toile en forme d'entonnoir, laissant peu de chance à sa proie. D'ici quelques heures, c'est lui qui la harcèlerait de SMS, de fleurs et d'interminables appels téléphoniques.

Elle lança un regard complice à son ami, comme si elle devinait qu'il l'observait. Et ils rejoignirent les trois personnes qui buvaient du champagne tout en observant les jeunes s'amusant dans la piscine qui offrait une vue sidérante sur la mer. Ces derniers chahutaient, se poursuivant pour faire mine de noyer leurs adversaires, dans des cris de terreurs mêlés à de charmants éclats de rires communicatifs.

— Je vous présente John White qui m'a sauvé d'un barotraumatisme l'an passé, dit Gabriel en désignant un homme d'une cinquantaine d'années, grand, musclé, le teint mat, qui ne manqua pas déconcerter Louise, qui commençait à s'affoler en devinant ses pectoraux saillants sous sa chemise blanche. Et voici, Marina, sa femme, ainsi qu'Inès, la tante de Clément, qui joue avec ses amis dans la piscine.

Il appela les trois jeunes, mais voyant leur peu d'enthousiasme à les rejoindre, Gabriel servit ses convives en champagne avant de leur proposer des amuse-gueules.

L'hôte s'appesantit un peu trop longtemps sur les sensations que lui procurait la plongée et Balthazar commença par envier les adolescents qui s'éclataient comme s'ils vivaient le plus beau jour de leur vie.

Heureusement, le soleil déclina bientôt et le garçon et sa compagne quittèrent le bassin et se séchèrent avant de s'habiller négligemment pour disparaître quelques instants plus tard, sans même venir saluer les convives.

Clément traversa nonchalamment la pelouse pieds nus, dans son short de bains blanc, une serviette éponge sur ses larges épaules. Ses cheveux noir de jais raides tirés en arrière, retombant sur ses yeux bleu foncé entourés d'un cercle très clair, lui conféraient un regard troublant, difficile à soutenir, et faisaient penser aux chiens de traîneaux. Ils mettaient son innocence encore plus en évidence.

— Vous avez l'air de vous être bien amusés, lui dit Gabriel en lui tendant une coupe de champagne.

— Lou et Romain se sont encore disputés. Il m'a accusé de lui avoir tripoté les seins. Vraiment, c'est n'imp ! De vraies drama queens. Oh ! Non merci, pas de champagne, avec mes médicaments. Je vais prendre une douche et me changer, lui répondit l'adolescent en survolant du regard les invités pour les saluer d'un hochement de tête désinvolte. Il s'arrêta cependant sur Balthazar qui, totalement charmé par sa désarmante candeur, ne parvenait plus à le quitter des yeux, comme subjugué par la beauté naturelle du jeune homme. Après, je... je m'occuperai du barbecue...

Clément lui lança spontanément un petit clin d'œil avant de s'engouffrer prestement dans la maison et Balthazar se sentit à la fois submergé, intrigué et embarrassé par ce signe distinctif dont il ne comprenait pas le motif.

— Dites donc, d'ici vous surplombez la plage naturiste, non ? questionna Louise.

— Non, la plage n'est pas visible depuis chez nous, rétorqua Gabriel. Par contre, le sous-bois qui y mène est un lieu de drague gay réputé. Nous avons droit à un défilé, jour et nuit. Ça peut même devenir dangereux, par moments. Il y a quelques mois, un adolescent y a été étranglé...

John attrapa la main de sa compagne, comme si le tumulte de la vie gay l'indisposait.

— Mais quel bonheur pour les jeunes de profiter d'un tel panorama depuis la piscine, ajouta Louise en se levant pour mieux profiter de la vue, faisant bouger bruyamment ses bijoux dans un son de quincaillerie ambulante. On a beau dire ce qu'on veut, vivre en bord de mer avec cette végétation luxuriante et ces paysages infinis est un immense privilège.

Conquis par ses flatteries, Gabriel lui emboîta le pas et ils s'avancèrent dans le jardin tombant à pic dans la mer, afin de mettre en pratique le plaisir de contemplation qu'ils décrivaient si bien.

Inès vida sa coupe de champagne d'un trait et se tourna vers Balthazar :

— Alors, c'est vous le fameux marchand d'art provocateur qui s'attire les foudres de la mairie ?

— Provocateur, ça dépend pour qui ? Pour des paysans jamais sortis de leur trou, certainement. Mais les nouvelles vont vite, à ce que je vois.

— Je suis artiste-peintre, photographe et poétesse, à mes heures, reprit-elle avec un petit air condescendant. Je suis un peu connue à La-Forge-sur-Mer, vous savez. J'ai d'ailleurs exposé dans les salons de l'hôtel de ville, au printemps... L'art ne doit pas forcément susciter le scandale, pour se faire remarquer, déclara-t-elle, tendue et légèrement sur la défensive. Les artistes peuvent aussi apporter du rêve, apaiser, permettre de s'évader... Les créateurs sont des êtres torturés dont l'inspiration suit un processus mystique divin que le commun des mortels ne peut expliquer.

— L'art est une question de perception, la reprit-il. Il y a des mièvreries qui peuvent scandaliser des personnes dénuées d'éducation et des œuvres majeures, qui ont choqué par le passé, mais qui sont devenues extrêmement populaires et dont on fait maintenant des tee-shirts.

Inès alluma son smartphone pour lui montrer fièrement des photos de ses aquarelles, principalement des paysages marins, avec des barques colorées couchées sur le flanc, à marée basse.

Balthazar lui sourit, sans oser lui avouer le fond de sa pensée, par politesse.

Il la dévisagea rapidement.

Inès était grande, fine et brune, avec des yeux marron un peu globuleux, des lèvres pulpeuses, de longs cheveux noirs tombant sur un décolleté rouge révélant de petits seins ronds et fermes. Ses jambes interminables étaient mises en évidence par une jupe noire et droite, fendue et très courte. Son maquillage léger, ses ongles peints et ses bijoux de luxe ne montraient aucune fausse note. Pour parfaire le tout, sa silhouette mince, presque sèche, révélait une remarquable maîtrise d'elle-même :

— Alors ? Vous aimez, ou pas ? insista-t-elle, comme pour exiger de sa part les compliments qui lui étaient dus.

Contrairement à ce qu'elle espérait, Balthazar ne prit pas de gant :

— C'est assez artisanal, répondit-il en faisant la moue, tout en s'enfonçant dans son fauteuil d'un air détaché. Il y a des milliers de petits peintres à la sauvette qui vendent ce genre de choses sur les marchés et à la sortie des restaurants, le long des plages. Les touristes aiment ces souvenirs qui leur rappelleront leurs vacances, une fois qu'elles seront terminées. Mais ça n'a rien à voir avec l'art. C'est plutôt décoratif.

Inès éteignit l'écran de son smartphone et se ferma en même temps, terriblement vexée, avant d'allumer brusquement une cigarette pour recracher la fumée vers lui d'un air agressif.

— Vous faites également de la plongée sous-marine ? questionna John pour interrompre le silence pesant qui s'installait déjà.

— Oh ! Non, répondit Balthazar, en constatant qu'il venait de plomber l'atmosphère. Je ne suis pas suffisamment sportif. Mes deux passions sont l'art et la lecture...

Clément apparut enfin en bout de terrasse, déposant des brochettes de poissons et de fruits de mer sur une desserte, à côté d'un barbecue qu'il alluma en quelques instants. Il portait un débardeur beige, laissant entrevoir de façon impudique l'un de ses tétons sur torse mat et glabre. En dessous, il avait enfilé un short kaki retroussé qui moulait bien ses fesses et dessinait un joli renflement au niveau de son sexe.

— J'ai toujours admiré les artistes, déclara John. Pour moi, qui travaille dans l'intelligence artificielle, et le

développement de nouvelles technologies, je trouve fascinante cette mystérieuse intelligence créative qui permet d'inventer des horizons nouveaux.

— Malheureusement, l'art semble parfois facile et attire les ratés et fainéants qui ne cherchent qu'à se mettre en avant à peu de frais. Doit-on considérer la vanité comme une forme d'intelligence ?

Inès secoua son poignet de manière contrariée, agitant bruyamment ses bracelets, et elle croisa le regard de Balthazar, considérant que ce nouveau pic lui était destiné.

Elle le considéra d'un air défiant, en levant le menton. À partir de cet instant, la guerre était déclarée et seule la mort les en délivrerait.

Au bout de la terrasse, Clément fixa l'horizon et Balthazar observa le même point de vue pour constater que Louise venait de sortir l'artillerie lourde. En effet, elle tenait la main de Gabriel et ils étaient face à face, se regardant les yeux dans les yeux, sur fond de nuages noirs qui semblaient annoncer l'arrivée prochaine d'un orage, d'un mariage, ou d'un drame.

— On dirait qu'il va pleuvoir, commenta John sans être surpris par ce couple qui se formait sous ses yeux.

Timide et effacée, demeurée silencieuse depuis leur arrivée, Marina, trente ans de moins que son mari, présenta son smartphone :

— Ils annoncent un temps couvert, mais pas de pluie, balbutia-t-elle, n'ayant plus que la météo comme sujet de conversation pour exister à côté de son mari qui semblait avoir toutes les qualités.

Alors que la nuit s'installait, Clément badigeonna les brochettes d'huile épicée à l'aide d'un pinceau et les saupoudra d'herbe avant de les étaler sur la grille du barbecue. Aussitôt, de délicieuses odeurs d'épices

embaumèrent la terrasse et l'adolescent invita les convives à passer à table, alors que le temps semblait de plus en plus menaçant.

Au-delà de la terrasse, bien au-dessus de la mer, un éclair de chaleur illumina brusquement la nuit moite, comme un avant-goût de l'orage tant attendu. Les visages des six adultes semblèrent subrepticement s'arracher à l'obscurité pour devenir blafards, avant que chacun reprenne ses murmures pour s'indigner des prix de l'immobilier qui s'enflammaient à La-Forge-sur-Mer.

Pendant tout le repas, Balthazar observa discrètement Clément qui effectuait docilement le service. Bientôt sa silhouette juvénile, à la fois souple et preste, se détacha de l'attablée pour débarrasser les couverts et les assiettes à dessert.

Il disparut dans le salon à pas feutrés, les bras encombrés, derrière la grande baie vitrée.

Balthazar se tourna vers la mer au moment où il reçut une grosse goutte de pluie qui présageait l'arrivée prochaine de l'orage. Mais personne, autour de la table, ne bougea d'un pouce.

L'homme blond commençait à s'impatienter lorsque Clément réapparut, portant un large plateau avec trois grosses bougies, le service à café, et une assiette contenant des biscuits chocolatés.

Avec ces chandelles l'éclairant sous le menton, il aurait pu paraître effrayant, voire fantomatique. Mais non, Clément semblait toujours aussi jovial, ses grands yeux de loup des neiges pétillaient de vie. Bien que ne prononçant aucun mot, il semblait savourer l'atmosphère amicale et intime qui émanait de cette soirée tranquille avec les amis de Gabriel, dont le plus jeune devait avoir au moins le double de son âge.

Après avoir servi les invités, Clément s'éclipsa de nouveau, sous le regard intrigué de Balthazar pour qui il était devenu la seule distraction intéressante de cette réception où les adultes l'ennuyaient.

— Il aime rendre service, lui expliqua Gabriel, en devinant l'intérêt de son invité pour son protégé. Il s'imagine qu'il a besoin de payer son droit de vivre chez moi, alors que je ne lui ai jamais rien demandé. J'ai renoncé à le convaincre du contraire.

— Ce... ce n'est pas votre fils ? questionna Balthazar, stupéfait par cette révélation.

— Non. Mon ex-femme n'en voulait pas, à mon grand regret. Mais après notre divorce, je me suis bien rattrapé. Nous avons une relation très particulière, presque fusionnelle, reprit Gabriel, un brin crâneur, en allumant une cigarette. La seule chose que je crains avec lui, c'est qu'il mette une fille enceinte. Clément est très demandeur, sur le plan affectif. Vous savez, la maman de Clément est morte d'un accident de voiture. Son père a succombé d'un cancer du sang, quelques mois plus tard. Provoqué par le chagrin, sans doute... Il s'est retrouvé orphelin, il y a deux ans. Sur son lit de mort, son père m'a fait jurer de m'occuper de lui jusqu'à sa majorité. Alors, j'ai demandé à Clément s'il voulait que je devienne son tuteur. Cela s'est fait naturellement...

— Et comment ça se passe pour ses études et la vie quotidienne ? Ce n'est pas trop difficile ?

— Clément n'est pas un garçon compliqué, vous savez. Il ne cherche pas le conflit. Je crois qu'il est conscient que je ne souhaite que l'aider. Alors il veut juste me simplifier la tâche.

Louise s'immisça subitement dans la conversation, tout en tenant dans sa main celle de Gabriel.

— Les enfants ne sont pas en sucre, non plus, essaya-t-elle de nuancer. À seize ans, moi, je travaillais déjà. Je me levais dès l'aube pour aller acheter le poisson au port et l'apporter sur les stands de mes parents, quelle que soit la saison. Ce n'était pas facile pour moi qui étais si jolie, fragile et naïve. Les pêcheurs ne tarissaient pas d'éloge à mon égard. Les filles de la ville enviaient déjà ma souplesse et mes aptitudes de gymnaste. J'étais encore innocente, mais je devais apprendre à me protéger de tous ces beaux jeunes hommes qui ne rêvaient que de me serrer dans leurs bras virils.

Balthazar se leva brusquement pour rentrer dans la maison, à la recherche des toilettes.

Il se trompa de porte et pénétra dans la cuisine où Clément lavait la vaisselle sous une lumière tamisée. Sarah Vaughan miaulait « *Summertime* » sur une petite enceinte connectée, donnant une note mélancolique à la scène :

— Eh ! Bien dis donc, Gabriel doit être content de t'avoir sous la main, commença Balthazar pour l'aborder. Si j'ai bien remarqué, c'est toi qui t'occupes de tout, ce soir.

Surpris, le jeune homme sursauta et lâcha dans l'eau le verre à vin qu'il frottait pour se retourner, dévoilant son charmant sourire.

— Oh ? Balthazar ! Ça va ? Tu passes une bonne soirée ?

Clément possédait des cheveux noirs raides qui retombaient en une longue mèche sur son visage, couvrant régulièrement ses grands yeux gris bleutés.

Il émanait de sa personne une certaine nostalgie teintée d'amertume, comme si, en dépit de son jeune âge, il en avait déjà trop vu et trop supporté.

— Je n'aime pas rester à ne rien faire, poursuivit-il, doucement. Et puis je suis content que Gabriel reçoive un peu. Il passe sa vie dans son cabinet de kiné et ne s'octroie pas beaucoup de temps. Je trouve qu'il ne sort pas assez, à part pour faire de la plongée. Il n'est pas si vieux que ça et...

Il s'arrêta subitement de parler, comme s'il regrettait ses paroles.

— Il n'est pas si vieux et... ? insista Balthazar.

— Non, rien... je suis trop bavard, excuse-moi, dit-il en baissant les yeux. Je sais que je ne suis pas très intéressant...

— Mais si, Clément ! reprit le blond, charmé par son humilité. Pourquoi ne serais-tu pas intéressant ?

— Tu es sympa, mais ce n'est pas la peine de te forcer, tu sais. Gabriel et Inès me rappellent toujours que lorsqu'on n'a rien d'intéressant à raconter, il vaut mieux se taire. Au lycée, je me rends bien compte aussi que je saoule tout le monde dès que je la ramène. Je ne suis pas très populaire, là-bas non plus.

Balthazar s'approcha de lui, remarquant que l'adolescent mesurait plus d'une tête que lui. Il empoigna un torchon pour essuyer la vaisselle à son côté :

— Il paraît que j'ai l'air un peu plus jeune que mon âge, mais je n'ai pas mis les pieds dans un lycée depuis un moment. Alors j'ignore comment les jeunes se comportent entre eux, de nos jours.

Clément lâcha un petit rire timide :

— Qu'est-ce que vous avez tous, à vous prendre pour des dinosaures ? pouffa-t-il.

— Je ne serais pas allé jusque-là, continua Balthazar en prenant un faux air vexé avant de sourire. J'ai dit

« quelque temps ». Figure-toi que je n'ai pas connu le Mésozoïque ni vu l'extinction des dinosaures !

Cette fois, Clément éclata d'un joli rire :

— Repose ce torchon, tu ferais mieux d'aller discuter avec les autres, enchaîna l'adolescent. Je vais m'en occuper. Je t'assure que ça me fait plaisir. En plus, on a un lave-vaisselle, mais ça m'occupe...

— Mais non, à deux, ça va toujours plus vite, répondit le plus âgé en saisissant une assiette pour l'essuyer. Tu vas finir par me vexer. Malgré mon grand âge, j'ai encore la force de frotter une assiette.

Clément retourna prestement dans l'eau du bac et en ressortit presque aussitôt une main ensanglantée en faisant une grimace horrible :

— Mince ! Un verre s'est cassé sous la mousse et je me suis coupé !

— C'est ma faute, lorsque je suis arrivé derrière toi tout à l'heure, je t'ai fait peur...

Par réflexe, Balthazar attrapa le poignet du jeune homme et appliqua son torchon sous sa main pour retenir le sang :

— Où est la salle de bains ? questionna-t-il.

— Suis-moi, lui proposa le jeune homme, le visage blême en voyant ses doigts couler abondamment.

Balthazar demeura derrière lui, une main contre sa taille frêle, pour l'accompagner dans la pièce d'une propreté remarquable.

L'adolescent passa ses doigts sous le robinet d'eau froide, avant que l'adulte examine les deux petites plaies.

— Ça va ? Tu n'as pas mal ?

— Non, pas du tout. C'est juste impressionnant.

— Tu as été puni pour m’avoir comparé aux autres invités.

Clément lui sourit tandis que Balthazar le désinfectait et le pensait méticuleusement avec des bandelettes de coton, constatant que, comparée à la sienne, sa peau était dénuée de marques, rides et taches de soleil.

— Tu as de très belles mains de pianiste, longues et fines, lui fit-il remarquer en appliquant du sparadrap autour des deux doigts blessés.

— C’est ce que disait ma mère, répondit spontanément l’adolescent, heureux d’évoquer son souvenir. Elle... elle disait toujours que j’étais artiste... mais... mais j’ignore dans quelle discipline elle me voyait, car je ne suis doué ni pour la musique ni pour le dessin...

— Tous les parents disent cela pour encourager leurs enfants à aller au bout de leurs rêves, répondit spontanément Balthazar en fixant ses yeux hypnotisants avec leur contraste si particulier.

Clément demeura immobile, comme si ses mots faisaient écho à sa mère disparue, et qu’ils le touchaient au plus profond de son cœur.

— Tu sais, je possède une petite galerie d’art, sur le vieux port, enchaîna le blond espérant déjà prolonger ce charmant moment. Il faudra y passer un jour. Ce n’est pas le MoMA, mais je propose quelques jolies créations. Peut-être que cela t’inspirera.

Clément resta silencieux, créant un certain trouble chez l’adulte qui ressentait déjà pour lui une vive empathie.

— D’accord, murmura-t-il enfin, comme subjugué, après quelques secondes qui parurent une éternité. Merci de ton aide, Balthazar. Je... j’apprécie beaucoup, tu sais.

Balthazar se sentit brusquement désarmé par cette dernière remarque, ignorant comment l’interpréter. Il

regagna la terrasse avant de constater que John et Marina venaient de partir et que Louise et Gabriel, ainsi qu'Inès, quittaient la table pour aller se coucher.

Il stationna quelques instants devant le barbecue dont les cendres mouraient lentement et Clément le rejoignit après avoir débarrassé la terrasse :

— Ils te font tous faux bond, lui déclara-t-il d'une voix douce. Passé minuit, il n'y a plus personne, chez les quadras. Il faut te faire une raison, tu es resté plus jeune qu'eux.

— Je vais rentrer, moi aussi, lui répondit Balthazar en récupérant son petit blouson. J'habite à vingt minutes de marche. Et puis par ce temps, ça me fera du bien. J'aime La-Forge-sur-Mer, la nuit, lorsque le temps semble arrêté. On devine la mer, comme si elle nous suivait le long de la promenade.

— Je... je peux t'accompagner, si tu veux, lui proposa Clément, si tu m'offres un verre, ajouta-t-il malicieusement.

Évidemment, Balthazar mourrait d'envie de prolonger sa conversation avec ce si charmant adolescent au regard à la fois candide et mystérieux.

Il examina le ciel, noir et menaçant, prêt à faire éclater une tempête mémorable, songeant qu'il n'y avait pas de plaisir qui n'exige qu'on tente d'affronter le danger.